

## Pour une poignée de secondes

La journée qui m'a particulièrement marqué s'est déroulée hors les murs de mon école, mais pour sa gloire.

Grandi en Algérie, bon élève sans histoires, j'ai franchi la porte de la Taupe d'Alger le 1<sup>er</sup> octobre 1953. Un objectif s'offrait à moi : réussir un concours. Grenoble aurait comblé mon attente. J'ai travaillé comme un fou et, la chance venant à la rescousse, j'ai sauté trop haut, pour me retrouver le 1<sup>er</sup> octobre 1954 entre les murs d'une caserne, au cœur de Paris. (*Un mois plus tard, c'était le début de la guerre d'Algérie*).

La première année passa très vite, dans une joyeuse ambiance de camaraderie. Chaque jour apportait son lot d'événements, entrecoupés de propositions dans le champ des sciences exactes, auxquelles chacun répondait suivant ses intérêts, moi, peu.

Classé *athlète* sur des critères obscurs par la Direction des sports, j'employai l'essentiel de mon énergie à courir, l'hiver dans la gadoue des forêts, à la belle saison sur les cendrées impeccables des stades.

J'avais un cocon, Denis Pichon. Nous étions différents en tous points, sauf par nos silhouettes et par la teinte grise qu'elles reflétaient. De fait, les bas-offs et les capitaines nous confondaient ; passe-muraille agiles, nous pouvions répondre aux appels l'un pour l'autre. Quant au sport, Denis trottnait sans passion mais avait révélé un don saisissant pour franchir successivement dix haies sur une distance

de cent dix mètres et, sans en avoir l'air, arriver toujours avant les autres.

Octobre 1955 : le bizutage des conscrits terminé, il n'y a plus rien à attendre qu'un long chemin d'ennui, seulement rompu par nos sorties sportives et par les soirées du cinéclub. Mes camarades de l'équipe d'athlétisme m'ont désigné pour être leur capitaine, hommage à mon obstination masochiste à courir toujours et partout... Et les journées passent, laissant de toutes petites marques.

Vient le printemps et se profile à l'horizon, pour la mi-mai, le tournoi d'athlétisme des Grandes Ecoles Militaires. Cette année, ce sera à Coëtquidam et comme toujours, les Cyrards gagneront. Cela ne nous décourage pas de courir, sauter, lancer. Notre entraîneur, le gentil Védébé, nous choie et nous encourage. Il juge que la victoire des Cyrards n'est pas fatale. Vrai ou faux ? Peu importe, il y aura quelques bons moments à passer.

Arrivés à Coëtquidam la veille du tournoi, encasernés à la dure sur des lits de camp étroits, nous retrouvons au dîner nos concurrents du lendemain. C'est chaleureux et très intimidant. Ils ont du poil au menton, une mâle assurance et leurs regards bleus portent vers l'horizon, sur terre, sur mer et dans les airs. Le capitaine de l'équipe des Cyrards est un superbe gaillard, taillé pour le demi-fond ; il nous découpera en petits morceaux, Pophilat et moi, demain dans le quinze cents mètres. La nuit porte conseil, dans une douce symphonie de ronflements.

C'est le jour J ! Le déjeuner est diététique, parcimonieusement arrosé, mais j'observe que Pichon, à une table voisine, s'échauffe et parle fort, contrairement à son habitude ; il boit à la régale le

picrate règlementaire, que ses voisins de table lui laissent volontiers. Réminiscence de ses années au Prytanée ? Antidote à un trac que je ne lui connaissais pas ? Avec la certitude de sa victoire, il valait huit points précieux. Vont-ils s'envoler en vapeurs éthyliques ?

Il est deux heures, la première épreuve est le 110 mètres haies : c'est la règle, il a fallu équiper la piste et il faudra la rendre disponible pour les autres courses. Dans mon rôle de mouche du coche, je vais, viens, et pense à tous moments faire marcher la machine. On s'active autour de la ligne de départ. Les huit concurrents sont là, faisant de coquets gestes d'échauffement...Non ! Ils sont sept. Je ne vois Pichon nulle part. Et son second, qui nous ramènera deux ou trois points, ne l'a pas aperçu. Il reste dix minutes avant le coup de pistolet. Que faire ? Rien ! Le Starter tripote son arme, les gaillards retirent leurs survêtements, chacun ajuste ses *starting blocks*. Je pleure en dedans de moi.

Et soudain, Pichon surgit, tel un elfe, un sourire béat lui fendant la tronche. Je me jette sur lui comme une maman sur son bébé qu'elle a cru perdre. « Enlève ton survêt' ... Ajuste tes appuis... Essaie un départ... » Horreur ! Il en fait l'essai, mais dans le sens inverse et, en quelques foulées, disparaît derrière un buisson pour revenir aussitôt, toujours rigolard. « Quittez la zone », m'intime le Starter, qui n'a rien perdu du sketch. Je reste figé, au bord de la piste, calme en apparence, totalement démoli en profondeur.

Bang ! C'est parti ! Le film d'horreur passe au ralenti : comme une fraction de minute peut paraître longue ! Et puis il s'accélère, retrouve sa cadence. L'ivrogne vole d'obstacle en obstacle et arrive

détaché au point que, d'où je suis, aucun doute n'est permis sur sa victoire écrasante !

Que dire de la suite ? Le psychodrame que j'ai vécu a échappé à nos coéquipiers, mais son récit se propage comme trainée de poudre. A ma consternation solitaire succède une euphorie partagée, manifestation ultime de l'Esprit d'équipe. Le résultat ne se fait pas attendre : chacun, dopé mieux qu'avec une substance prohibée, grapille un ou deux points de plus que prévu. Védebé, qui n'y comprend rien, s'extasie.

La fin du tournoi approche, avec le quinze cents mètres. Védebé nous exhorte, Pophilat et moi. « J'ai fait mes comptes. Il dépend de vous que nous battions les Cyrards. Ne lâchez rien ! » Il prêche des zélotes.

J'ai tenté de convenir avec mon coéquipier d'une sorte de tactique. Ça ne l'intéresse pas. Il doit avoir sa petite idée. Le bougre était mon émule, il est devenu mon rival. Malgré sa petite taille et son allure rondouillarde, il a développé une résistance et surtout une pointe de vitesse finale impressionnantes.

Bang ! Les huit coureurs se lancent. Je me place résolument en tête : j'ai décidé de ne laisser aucune initiative, quoi qu'il m'en coûte, à l'excellent Cyrard. Marche ou crève ! Dans la ligne droite, je cours à ses côtés et à l'entrée du virage, j'accélère pour me placer devant lui, puis ralentir... et accélérer à nouveau s'il tente de me déborder. Il a vite jugé que ma tactique est suicidaire. Il lui suffit d'attendre. De Pophilat, je n'ai plus de nouvelles, sauf au passage de la petite tribune, d'où les rires parviennent à mes oreilles. « Regardez le petit gros ! Il est bon dernier ! » Ainsi se poursuit la ronde,

jusqu'au son de la cloche, qui annonce le dernier tour.

J'ai le souffle court, de la guimauve dans les mollets. Ma tactique a fait chouffa. A la sortie du virage, je suis laissé sur place par le grand Cyrard et je me demande comment je réussirai à parcourir les trois cents derniers mètres. Un deuxième coureur est sur le point de me doubler. Il passe comme un boulet de canon... C'est Pophilat ! « Vas-y Popo ! » Je hurle d'enthousiasme et ce cri me redonne un reste d'énergie, qui me permettra de terminer troisième et d'assister, de loin, à sa victoire, à l'issue d'un sprint éblouissant.

La journée qui m'a particulièrement marqué à l'X se termine en apothéose. Minuscule événement, à la mesure de mes ambitions. Pophilat et Pichon, que j'ai revus dans notre vieil âge, ne s'en souviennent même pas.